

Bernard de Clairvaux : le désir dans l'expérience religieuse

Cette conférence fait partie d'un ensemble donné à la paroisse Santa Lucia del Gonfalone à Rome : « Dialogues dans la Crypte : Témoins et Mystiques », conférence reproduite ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.

J'ai pensé qu'il serait bien de commencer par une brève présentation de Bernard, car je suppose que beaucoup ne connaissent que très peu de chose de sa vie, et guère plus de ses écrits. Ensuite, nous parlerons plus particulièrement d'un sujet qui devrait donner une première idée de sa doctrine, montrer la sensibilité spirituelle de saint Bernard et son actualité.

Sa vie : qui est Bernard de Clairvaux ?

Il est né en 1090, c'est-à-dire huit ans avant la fondation de Cîteaux, qui, par la suite, deviendra un ordre monastique, l'Ordre Cistercien.

Le lieu de naissance de Bernard est le château de Fontaine-lès-Dijon (en France, la même région que Cîteaux, le nouveau monastère). Son père est vassal du duc de Bourgogne. Bernard a cinq frères et une

sœur. Si les frères sont destinés à la carrière militaire, pour Bernard, les parents semblent plutôt avoir pensé à une carrière ecclésiastique. Bernard lui-même aurait hésité. Tout ceci est au conditionnel, parce que tout ce que nous savons de la jeunesse de Bernard est finalement assez hypothétique. Nous sommes certains, cependant, que Bernard se décide pour la vie monastique à l'âge de vingt ans et qu'il entrera à Cîteaux en 1113, à vingt-deux ou vingt-trois ans. Ce qu'il a fait entre le moment de son appel et son entrée effective ? Laissons-le en point d'interrogation !

Comment se présente-t-il, quand il frappe à la porte du monastère ? Il n'y arrive pas seul, il est accompagné d'un groupe (on parle d'une trentaine de personnes) de proches et d'amis : son père, qui est déjà veuf, quelques oncles, et tous ses frères, sauf le dernier, encore trop jeune pour entrer au monastère, mais qui y entrera plus tard. Ils se sont préparés ensemble pendant six mois – et sous la houlette de Bernard – dans un bâtiment proche du château de la famille. Ils forment déjà, si l'on peut dire, une communauté en bonne et due forme.

Deux ans plus tard, la plupart d'entre eux iront fonder Clairvaux, avec Bernard à leur tête ! Nous voyons ici déjà un trait important du caractère de Bernard, qui est un peu différent de l'image hagiographique que nous avons souvent de lui, surtout quand on nous le présente comme un mystique. Si Bernard a indubitablement une intériorité très profonde, il a également un tempérament de meneur, d'entrepreneur, c'est-à-dire de quelqu'un qui non seulement a une vision des choses, mais qui sait la transmettre et organiser la vie pour donner corps à cette idée. C'est ainsi que Bernard, après seulement deux ans de vie monastique, fonde Clairvaux. Au cours de sa vie, il fondera... soixante-six monastères, soit une moyenne de deux monastères par an, sans parler des monastères déjà existants et qui demanderont à être incorporés à la

filiation de Clairvaux, ce qui fera environ cent soixante monastères à la fin de sa vie !

Les débuts, toutefois, ne correspondent pas du tout au développement futur ! Après un an, il tombe malade – et le restera toute sa vie. L'évêque de son diocèse l'oblige à prendre un an de repos, dans une cabane située sur le territoire du monastère. Le jeune abbé en profite alors pour approfondir la théologie, et prendre, entre autres choses, encore plus goût à la lecture et à la méditation de l'Écriture. Il découvre – grâce à Guillaume de Saint-Thierry – ce qui sera pour lui comme une révélation, un livre de la Bible qu'il commentera avec beaucoup d'ardeur : le *Cantique des cantiques*.

Dès le début, nous pouvons recueillir quelques traits de caractère de Bernard ; c'est un réformateur, non seulement du monachisme existant, mais de la réforme même de Cîteaux. Par exemple, il veut une simplicité extrême, qui n'est pas misère, mais qui donnera forme à une esthétique nouvelle ; nous pensons bien sûr, dans le domaine de la littérature, aux écrits de Bernard, mais aussi à une architecture caractéristique, comme vous pouvez l'admirer encore aujourd'hui à Casamari (près de Veroli, dans le Lazio), qui reflète très bien cet esprit.

Un autre trait de son caractère est sa solidarité avec les pauvres. S'il se fait ardent défenseur de la simplicité, il ne le fait pas à seule fin de favoriser l'intériorité nécessaire à la contemplation, mais parce qu'il considère toute forme de luxe comme un vol. Le luxe est superflu. Même le luxe qui veut glorifier Dieu, c'est dérober quelque chose au pauvre qui n'a pas le nécessaire pour vivre. Toute sa vie, Bernard restera fidèle à ce principe. Pour lui, la réforme de l'Église entière devrait se faire dans cet état d'esprit.

Quatre périodes

Habituellement, on distingue quatre périodes dans la vie de Bernard, abbé.

1. Les quinze premières années, Bernard se voue uniquement à ses religieux, et, à partir de Clairvaux, il s'engage sur tout le territoire français (contacts personnels, visites officielles, conciles).
2. Les huit années suivantes, l'intérêt se focalise sur Rome (de 1130 à 1138).
3. Ensuite, pendant dix ans, son influence s'étend à l'Église entière.
4. Les dernières années, avant sa mort en 1153, il se voue avec encore plus de force à son œuvre littéraire, surtout à son chef d'œuvre sur le *Cantique*.

Actif et populaire

On ne peut pas conter en détail comment a vécu chacune de ces périodes cet homme qui – répétons-le – était de santé relativement fragile. Nous ne devons pas oublier non plus, dans son activité, toutes les fondations qu'il réalise entre temps. Il écrit aussi beaucoup de lettres (probablement plus de mille, à des personnes de toutes les couches sociales... et en ce temps-là, écrire était une entreprise laborieuse). Il écrit des traités et un nombre impressionnant de sermons (pensons déjà rien qu'aux sermons pour l'année liturgique, et surtout à ceux sur le *Cantique*).

Disons ici une parole à propos de Rome. Lors du schisme qui sépare Innocent II et Anaclet II, Bernard prend parti pour Innocent, qui est favorable à une réforme de l'Église. Bernard fera tout son possible pour que l'Église divisée retrouve son unité. En signe de sa

gratitude pour son labeur, le pape lui fera don de l'abbaye de *Tre Fontane*. Bernard viendra trois fois à Rome.

Plus tard, ce sera justement l'abbé de *Tre Fontane*, un italien, Bernardo Paganelli, qui était disciple de Bernard à Clairvaux, qui sera élu pape sous le nom de Eugène III. C'est pour lui que Bernard écrira, au cours de la dernière période de sa vie, le *De Consideratione*, livre qui était parmi les préférés du pape Jean XXIII.

Disons quelques mots de sa vie publique. Il aura une âpre dispute dialectique avec Abélard, lequel le mettra au défi lors d'un duel intellectuel qui se conclura tout d'abord par la condamnation d'Abélard, mais par la suite, les deux protagonistes se réconcilieront. Bernard sera envoyé aussi combattre les cathares. Les Juifs de Rhénanie le supplieront d'intervenir en leur faveur et de faire cesser un pogrom lancé contre eux. Il ira les défendre sur place, et réussira. Rappelons enfin sa prédication, suite à la requête instante du pape Eugène III, pour convoquer la seconde croisade. La mobilisation sera un succès, la croisade, par contre sera un désastre, qui lui sera reproché.

C'était un homme populaire. Ses moines, – même les plus simples – l'aimaient beaucoup. Le nombre de ceux qui le suivent dans la vie monastique, au terme d'une de ses prédications hors du monastère, est impressionnant. Avec sa communauté, il offre une aide conséquente à la population lors de la famine de 1125 : les paysans de la région ne l'oublieront jamais. Il est élu évêque à trois reprises, dont deux par acclamation : à Reims, où sont couronnés les rois de France, et à Milan, la cité de saint Ambroise. Il refusera toujours. Son influence était énorme. Mais il a aussi commis des erreurs, emporté par sa nature passionnée, ou par excès de confiance pour ses conseillers bien intentionnés, mais partiaux. C'est de cette façon qu'il se créa des ennemis.

En ce qui concerne sa vie, ceci peut suffire. Venons en maintenant au sujet principal de notre conférence.

Le désir dans l'expérience religieuse

Le titre éclaire tout de suite mon approche. « *Le désir dans l'expérience religieuse* » signifie que je fais une lecture d'un auteur ancien, dans l'optique d'une problématique moderne. C'est seulement à partir du vingtième siècle que la question de l'expérience religieuse occupe les esprits, et, en ce qui concerne l'Église catholique, à partir de sa seconde moitié. Aujourd'hui, cette question revêt une très grande importance pour beaucoup de monde. Les auteurs anciens parlaient d'expérience spirituelle. La différence n'est pas seulement une subtilité.

On entend dire de nos jours : « *Je croirai, mais seulement si je fais une expérience de Dieu* », ce qui veut dire : « *Je veux avoir quelque chose comme un sentiment empirique, qui me prouve que cela vaut la peine d'avoir avec Dieu une relation de foi ; je veux avoir une sorte de preuve avant de me rendre.* » Ce qui est tout le contraire d'un acte de foi, qui demande d'accorder sa confiance avant de commencer, et où, peu à peu, cette attitude de foi peut devenir une expérience qui soutient la foi et encourage à continuer sur la voie où l'on s'est engagé. Il se peut même que cette expérience de foi soit considérée par la personne comme une « preuve », qui ne sera jamais empirique, mais seulement morale. C'est plutôt une certitude de l'amour, qui, si l'on veut être précis, ne constituera jamais une « preuve ». Mais en un sens si, comme le dit Bernard : « *La foi est un acte de la volonté qui nous fait goûter (nous avons ici le vocabulaire de l'expérience) en toute certitude, la vérité, avant même que celle-ci ne se révèle à nous (Cons. V, 6).* » Saint Bernard nous aide à entrer dans la perspective chrétienne, mais il le fait sans nous contraindre à renoncer à la

question moderne qui anime tellement de personnes : comment faire l'expérience de Dieu ? Et telle est son actualité pour nous.

Bernard, donc, est un maître spirituel. Les livres purement abstraits ou spéculatifs ne l'intéressent pas. Il veut prendre pour point de départ son expérience personnelle. Écoutons-le : « *L'instruction rend les hommes savants, le toucher intérieur nous rend sages (instructio doctos reddit, affectio sapientes) (...) Autre chose est de connaître de nombreuses richesses, autre chose de les posséder, ce n'est pas le savoir qui fait le riche, mais la possession.* » Bernard ajoute ici que ce n'est pas la connaissance – la connaissance expérimentale – qui donne la sagesse à quelqu'un, mais l'amour. Il conclut : « *À quoi sert le premier lieu dont j'ai parlé (l'instruction) ? Il ne fait que préparer à la sagesse. C'est là que tu es préparé, pour être initié ici (par l'affectus).* » (SCC 23, 14).

Aimer

Bernard veut introduire à l'amour de Dieu. Mais que veut dire : « aimer Dieu » ? Nous utilisons la même parole pour dire « aimer Dieu » et « aimer les hommes, les femmes ». La raison en est que c'est la même part de l'homme qui est impliquée dans toute relation. Nous aimons tant Dieu que le prochain, parce que nous sommes dotés d'une affectivité. Bernard est l'un des premiers à se demander : quel sens a cette affectivité dans l'amour de Dieu ? Aimer signifie « toucher » (sens actif) et être touché par (sens passif). On trouve les paroles latines *affectus* et *affectio* à toutes les pages de ses écrits. Selon la pensée de Bernard, – contrairement à d'autres –, on va à Dieu non pas avec une partie de soi-même, mais avec tout son être. Tout ce que nous sommes est engagé dans l'amour de Dieu. Le point de départ est le désir, une donnée très affective, un aspect humain, et de plus, très mêlé d'obscurité, de désordre et d'égoïsme. Voilà pourquoi une purification est nécessaire, il faut le

réordonner, ceci se fera progressivement : nous n'en sommes pas totalement les maîtres. L'amour, donc, est une donnée dynamique.

Mais qu'est-ce que l'amour ? Bernard l'explique en comparant trois manières d'être, celles de trois sortes de personnes : l'esclave, le mercenaire et le fils. Il élargira vite cette typologie à cinq sortes de personnes : l'esclave, le mercenaire (ou le salarié) l'enfant, le fils et l'épouse. Disons dès à présent que ce qui caractérise l'amour vrai est la gratuité. Et la gratuité, ce n'est pas rien. Celui qui aime attend quelque chose en retour, sinon, ce ne serait plus de l'amour mais de l'indifférence.

Mais l'amour n'attend pas autre chose que l'amour. Bernard l'exprime ainsi, lorsqu'il parle de l'épouse : *« L'amour est une excellente chose ; mais il a en lui des degrés. L'épouse est au plus haut élevée. Car les enfants aiment, mais ils pensent à l'héritage. (...) Cet amour n'est suspect, qui semble n'être soutenu que par l'espérance de gagner quelque chose. Il est faible, puisqu'il s'éteint ou diminue beaucoup, quand l'espérance vient à manquer : il est impur, lorsqu'il désire autre chose. Mais le pur amour n'est point mercenaire, le pur amour ne tire point sa force de l'espérance et ne ressent point les dommages de la défiance. C'est là celui de l'épouse, parce que tout ce qu'est l'épouse, est amour. Le bien et l'espérance de l'épouse sont le seul amour. L'épouse est riche avec lui, et l'époux s'en contente. Celui-ci ne demande rien autre chose, et celle-là n'a rien autre chose. C'est là ce qui fait l'Époux et ce qui fait l'épouse (SCC 83, 5). (...) L'amour seul est suffisant de lui-même, il est seul agréable pour lui-même et de lui-même. Il est à soi-même son mérite et sa récompense. [Ici on trouve cette si belle phrase] J'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer. AMO QUIA AMO ; AMO UT AMEN. (SCC 83, 4) . »*

Les degrés

La question, maintenant, est la suivante : comment pouvons-nous parvenir à cet amour ? Bernard distingue plusieurs degrés. C'est sa façon d'exprimer le côté dynamique de la réalité. L'homme commence par s'aimer lui-même. Personne ne commence de but en blanc à aimer Dieu spontanément. Comme le dit saint Paul : les choses spirituelles ne viennent pas en premier lieu (1 Co. 15, 46). En fait, dit Bernard, *« l'homme est chair, et ne peut rien goûter hors de lui-même »* (Lettre 11, 8). Mais il découvre vite qu'il a besoin des autres. Bernard continue : *« Quand il voit qu'il ne peut subsister par lui-même, il commence à chercher Dieu par la foi, et à l'aimer comme quelqu'un qui lui est nécessaire. »* (id.) ; c'est le fameux Dieu « bouche-trou » de Bonhoeffer). L'art spirituel consistera à aimer progressivement Dieu pour lui-même. Bernard décrit la culture de la foi et montre à l'homme de quelle façon : il dit : *« Dieu se fait connaître peu à peu et graduellement, et ainsi, ayant goûté combien le Seigneur est doux (Ps 33, 9) l'homme passe au troisième degré, de sorte qu'il aime Dieu non plus pour soi-même, mais pour Dieu même. On s'arrête longtemps à ce degré, et j'ignore si, dans cette vie, quelqu'un parmi les humains arrive vraiment à atteindre le quatrième degré, celui où l'homme s'aime uniquement pour Dieu. Si certains en ont fait l'expérience, qu'ils l'attestent. Pour moi, je l'avoue, cela me semble impossible (Eph 11, 8). »*

Il y aura une évolution dans la pensée et dans l'expérience de Bernard. Déjà dans son traité sur l'amour de Dieu, il s'exprime différemment : *« Je proclamerai saint et bienheureux celui à qui il a été donné de faire l'expérience d'une telle faveur en cette vie mortelle à de rares moments, ou même une seule fois, et cela en passant, et à peine l'espace d'un instant. (...) tout cela appartient à la condition de l'homme céleste et non plus à la sensibilité de l'homme terrestre. (...) Notre joie ne sera pas tant d'apaiser nos besoins ni d'assurer notre bonheur que de voir*

l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous et par nous. C'est ce que nous demandons chaque jour dans la prière, quand nous disons : « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (...) Être ainsi touché, c'est être déifié (De Dil. 27-28) ».

La Parole : la Bible et JÉSUS

Dans cette culture de la foi, Bernard prête une particulière attention à la lecture de la Parole, la Bible, ce qui lui a donné un rayonnement particulier sur le plan œcuménique (n'oublions pas que Bernard était l'auteur préféré de Luther). La Bible, certes, mais pas séparée de la vie réelle, avec ses joies et ses peines. Il y a plutôt une interaction entre la lecture de la Parole et la vie ordinaire. Sans la vie ordinaire, la lecture reste trop livresque. *« Crois ceux qui en ont l'expérience, tu apprendras plus de choses dans les forêts que dans les livres. Le bois et la pierre t'apprendront ce que ne peuvent t'enseigner des maîtres »* (Ep. 106, 2). Ce qui veut dire : l'effort qui met en action le corps – ici, Bernard fait allusion au travail manuel – donne une profondeur nouvelle à la Parole de Dieu, une densité existentielle, qui vient de l'expérience personnelle de vie, mais aussi de la connaissance de soi, de la compassion pour les autres. Tout se tient. Si nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, nous ne comprendrons pas les autres. Si nous ne faisons pas l'expérience de la vie – avec ses problèmes et ses difficultés –, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. JÉSUS lui-même a appris ces choses durant sa vie humaine. Je cite saint Bernard : *« Ce que le Sauveur savait depuis toute éternité, il l'a appris dans le temps par l'expérience (quod natura sciebat ab eterno, temporaliter didicit experimento) (Grad. 6.). »*

Pour nous, lire l'Écriture, ce n'est pas seulement apprendre à connaître qui est Dieu, qui est JÉSUS, le Fils de Dieu, mais c'est devenir comme JÉSUS. C'est pour cela que nous devons intérioriser

la Parole. Dans un sermon, Bernard l'exprime ainsi : « *Garde donc la Parole de Dieu de la même manière que tu peux le mieux garder la nourriture de ton corps. (...) Qu'elle soit donc absorbée, pour ainsi dire, dans les entrailles de ton âme, qu'elle passe dans tes sentiments et dans ta conduite (Adv. 5, 2).* » Ainsi, « *le vieil Adam s'est répandu à travers tout l'homme et a pris en lui toute la place ; de même il faut aussi que maintenant, le Christ prenne possession de tout l'homme : il l'a créé tout entier, tout entier aussi il le glorifiera (Adv. 5, 3)* ».

Saint Bernard est christocentrique. Il part de l'humanité de JÉSUS, la Parole de Dieu faite homme. L'Incarnation fait partie de la stratégie divine pour regagner l'homme, qui s'est éloigné de Dieu. Le problème est le suivant. Dans l'amour, la liberté est essentielle. Sans la liberté, l'amour n'est plus possible. La liberté est la dignité de l'homme, sa noblesse.

Bernard écrit : « *Voulant donc reconquérir l'homme, sa noble créature, Dieu s'est dit : "Si je le contrais malgré lui, j'aurai un âne, non pas un homme, puisque ce n'est pas de son plein gré qu'il viendra. Vais-je donner mon Royaume à des ânes?" (Div. 29, 2).* » La réponse a donc été : « *Constatant que les hommes étaient devenus radicalement charnels, Dieu leur manifesta dans la chair une tendresse si grande qu'il faut être très dur de cœur pour ne pas l'aimer d'une affection entière et totale. (...) Dieu est donc venu dans la chair, et il s'est montré digne d'amour au point de nous témoigner une charité qui dépasse celle de quiconque : il a pour nous donné sa vie (Jn 15, 13) (Div. 29, 2-3).* » C'est là tout le sens de l'Incarnation. Il y a une phrase de saint Bernard qui me semble la plus belle de toute son œuvre (mais c'est une appréciation personnelle). Elle me plaît beaucoup, parce qu'elle exprime merveilleusement toute l'anthropologie chrétienne : « *Au lieu du Paradis que nous avons perdu, il nous a été donné le Christ Sauveur (Div. 96, 1)* ». Bernard commence par évoquer cette vérité, qui, du point de vue psychologique, est tellement vraie : le désir spontané

de l'homme est la recherche inconsciente d'un paradis perdu (le retour à l'expérience océanique dans le ventre maternel avant la naissance). Devenir adulte, c'est renoncer à ce rêve et entrer en relation avec les autres. C'est pour cela que la quête religieuse ne devrait pas être une manière de récupérer ce rêve par des voies adjacentes. C'est clair : *« Au lieu du Paradis que nous avons perdu, nous a été donné... »* Nous est donné – ce n'est pas nous qui le faisons, nous le recevons comme un don – il nous est donné quelqu'un, une personne, un visage d'homme, celui du Christ. Il n'est pas le paradis que nous recherchons, bien plus, il est celui qui remet en question de façon décisive tous nos rêves (conscients et inconscients). Et, ce faisant, il nous sauve : *« il nous a été donné le Christ Sauveur »*. En latin, les paroles sont encore plus expressives : *« Pro paradiso quem perdidimus, restitutus est nobis Christus Salvator. »*

Aimer JÉSUS

Comment aimer JÉSUS ?

D'après Bernard, l'amour pour le Christ comporte trois degrés, qui correspondent à trois éléments constitutifs de l'homme : l'affectivité, la raison et la volonté. Il y a là comme un écho de Deutéronome 6,5 : *« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur [affectivité], de toute ton âme [raison] et de toutes tes forces [volonté]. »* Bernard le dit : *« Apprends du Christ, ô chrétien, comment aimer le Christ. Apprends à l'aimer avec douceur, avec sagesse et avec force (SCC 20, 4). »*

1. Avec douceur : comme Dieu ne veut pas contraindre l'homme mais plutôt susciter en lui un libre consentement, il a commencé à toucher les cordes des sentiments humains. Voilà pourquoi l'homme est tout d'abord interpellé au niveau de son affectivité, et quand il répond, il le fait sur le plan affectif. *« Contre les séductions de la vie charnelle, douces pour ta perte, le Seigneur JÉSUS*

sera infiniment doux à ton cœur et la douceur vaincra la douceur comme un clou chasse l'autre (SCC 20, 4) ». (Cette expression, Bernard l'emprunte à saint Jérôme : Hier. Epist. 125, 14).

2. Second degré : aimer le Christ avec sagesse (ou avec science). Un amour qui ne reposerait que sur la chaleur des sentiments risque d'être éphémère. Ce serait un amour qui ne serait pas sérieux, ce serait un amour sensible et doux (*dulciter*), mais insipide (*non sapienter*). « *Il faut donc qu'il y ait la prudence (prudencia : en latin, il ne s'agit pas de la peur de prendre des risques, mais d'une intelligence à la fois vive et forte) par laquelle nous pouvons chercher avec diligence le sens profond des mystères et être prompts à rendre raison à qui nous le demande (SCC 20, 4).* » Un amour vrai va bien au-delà d'un sentiment superficiel, et atteint le sens le plus profond. L'expression : « *rendre raison à qui vous le demande* » se réfère au verset 15 du troisième chapitre de la première lettre de saint Pierre (1 P 3, 15), mais l'utilisation qui en est faite ici est particulièrement frappante. Bernard affirme que l'amour ne s'explique pas avec des formules théoriques. D'une part, bien que l'amour soit une réalité tout à fait personnelle et individuelle, il ne doit pas s'enliser dans le sentimentalisme : en tout amour se trouve une dimension de vérité dont on peut témoigner. Ce serait une erreur de prendre l'émotion comme preuve d'un grand amour, en fait, il s'agit seulement d'un premier pas.

De plus, selon Bernard, le diable se sert de nos « *grands sentiments* » pour nous désorienter sans que nous ne nous en rendions compte. « *Ne savez-vous pas que l'ange de Satan maintes fois se transforme en ange de lumière ? Dieu est sagesse, et il demande un amour non seulement tendre, mais aussi sage. D'où cette parole de l'Apôtre : "votre culte sera raisonnable" (Rm 12, 1). Sans quoi, l'esprit d'erreur se jouera très facilement de ton zèle, si tu négliges la science. Pour éteindre l'amour dans les cœurs, l'ennemi rusé ne dispose*

d'aucun autre artifice aussi efficace que celui-ci : faire en sorte que nous aimions sans prudence et sans nous conformer à la raison (SCC 19, 7). » Il est vrai que bien des gens font les frais d'un amour peu éclairé. Cela se termine quelquefois par le contraire de l'amour : aversion pour les autres, dégoût pour soi-même, incapacité de nouer des relations profondes. C'est vrai entre les personnes, et c'est vrai également pour notre relation à Dieu. Qui a fait l'expérience difficile des sectes, ou qui, à l'intérieur de l'Église, a fait l'expérience d'un mauvais discernement des sentiments religieux, en vient souvent à ne plus vouloir entendre parler de Dieu.

Cependant, déprécier complètement le sentiment afin de garantir l'objectivité des faits serait une erreur tout aussi importante.

3. L'amour du second degré consiste donc en un amour à la fois doux et sage (*[amare]* et *dulciter* et *prudenter*), et pourtant ce type d'amour ne durera que s'il est accompagné de force (*fortiter* – cf. *Div.* 29, 5 et encore *Div.* 96, 6 ; SCC 20, 4, etc.). Voici le troisième degré : aimer avec force, avec persévérance.

Le dernier paragraphe du texte (SCC 20, 9) reprend bien les trois dimensions de l'amour : « *Pourtant, cet amour charnel est bon, puisque par lui la vie charnelle est écartée, le monde est méprisé et vaincu. On progresse dans cet amour lorsque, de plus, il est raisonnable ; on y atteint la perfection, lorsqu'il devient aussi spirituel. Il est raisonnable, lorsqu'en tout ce qu'il faut penser au sujet du Christ, on s'en tient fermement à la règle de la foi, qu'aucun faux-semblant de vérité, aucune tromperie hérétique ou diabolique ne nous fait dévier tant soit peu de la pureté du sens tenu par l'Église. Cet amour est raisonnable, lorsque, dans la vie monastique, on garde cette prudence, qui ne permet pas de dépasser les bornes de la discrétion, que ce soit par un scrupule excessif, par légèreté ou par une ferveur presque trop véhémence de l'esprit. C'est cela aimer*

Dieu de toute son âme : nous l'avons déjà dit plus haut. Et si, de plus, l'Esprit nous vient en aide avec une telle vigueur que ni la violence des labeurs et des tortures, ni même la peur de la mort ne peuvent jamais nous faire abandonner la justice, alors, nous aimons aussi de toute notre force. C'est là l'amour spirituel. Oui, je pense que ce nom convient tout spécialement à un tel amour, en vertu de sa prérogative : cette plénitude de l'Esprit qui est la raison de son excellence. »

La présence de JÉSUS aujourd'hui

Notre désir de Dieu marque certainement notre affectivité. Le contraire est également vrai : notre affectivité détermine, en partie, notre contemplation de Dieu. C'est ce qui explique l'usage fréquent de la métaphore de l'amour. On pourrait percevoir cela comme dangereux. N'est-il pas risqué d'appliquer à notre relation à Dieu un vocabulaire qui exprime l'intimité vécue par les personnes humaines, et plus particulièrement l'homme et la femme ? Bernard est conscient du problème. Mais il est vrai aussi que notre relation d'amour avec Dieu fait partie des possibilités humaines réelles, de l'aujourd'hui. Dieu est devenu un être humain. JÉSUS n'est pas seulement disparu le jour de l'Ascension pour ne seulement revenir qu'à la fin des temps, il y a une présence de JÉSUS, qui se situe entre le moment de l'Incarnation – la vie historique de JÉSUS – et sa parousie, son retour.

Nous trouvons ici le fameux « Avent intermédiaire » : *l'adventus medius*. Je ne saurais dire jusqu'à quel point nous sommes ici face à une invention personnelle de Bernard, mais il est désormais admis que, grâce à Bernard, ce thème est devenu la base de toute la tradition mystique postérieure, au moins en Occident. Jusqu'à lui, en fait, l'accent a toujours été mis sur la perspective eschatologique ; on commentait souvent et de préférence l'Apocalypse. Désormais, ce

sera le texte du *Cantique des cantiques* qui sera continuellement utilisé.

Lisons le passage fondamental du sermon 5 pour l'Avent : « *Il y a en effet un troisième avènement, intermédiaire entre les deux autres ; en lui reposent avec délices ceux qui l'ont reconnu. (...) L'avènement intermédiaire est intime : en cette venue, seuls les élus le voient au-dedans d'eux-mêmes, et leur âme en est sauvée. Dans le premier donc, [l'Incarnation], il vient dans la chair et la faiblesse. Dans celui du milieu [aujourd'hui, l'Avent intermédiaire, il vient dans l'Esprit et la puissance (Lc 1, 17). Dans le dernier, [la parousie], il vient dans la gloire et la majesté (et Bernard répète). Dans celui-ci, il [le Christ] est notre repos et notre réconfort (cf. Adv. V, 1) .* »

La mystique

Nous sommes dans le domaine de la « mystique ». Bernard n'utilise jamais ce mot avec ce sens-là. Il préfère parler de « contemplation ». Il n'écrit pas non plus volontiers à propos de l'expérience mystique. Cependant, tout un vocabulaire, à la fois biblique et mystique, est présent dans ses Sermons et Traités. Donnons un exemple : « *Si l'un d'entre nous, avec le saint prophète, trouve son bonheur à s'attacher à Dieu (Ps 72, 28), et, pour parler plus clairement, si l'un de nous est tellement homme de désir (Dn 9, 23 Vulg.) qu'il souhaite mourir et être avec le Christ (Ph 1, 23), si son désir est intense, sa soif ardente, sa pensée assidue : cet homme, certes, ne recevra pas le Verbe au temps de sa visite, autrement que sous la forme de l'Époux. À cette heure-là, il se sentira intérieurement étreint comme par les bras de la sagesse et inondé par la suavité du saint amour (SCC 32, 2) .* » Les allusions bibliques sont claires. Mais le vocabulaire non plus ne nous trompe pas : « homme de désir », « désir fort », « soif ardente », « époux », « se sentir comme étreint », tout ceci est le langage de l'amour. Ailleurs,

Bernard parlera d'« union » (*coniunctio*) et aussi de « mélange » (*commixtio*) – (cf. SCC 32, 6).

En premier lieu, c'est l'Église qui a le privilège de s'appeler épouse du Christ, selon la parole de saint Paul dans la lettre aux Éphésiens (5, 27). Bernard pense que le croyant lui aussi peut s'en octroyer le droit, mais pas de façon absolue, et sur la base d'autres raisons. Il exprime ceci en termes bibliques : « *Ce n'est plus ni son intérêt, ni son bonheur, ni sa gloire, ni rien de semblable que chercher un âme de cette espèce, comme si elle obéissait encore à un amour centré sur elle-même. Mais de tout son être elle tend vers Dieu, qui est pour elle l'unique et parfait désir, afin que le Roi l'introduise dans sa chambre (Ct 1, 3) et qu'elle puisse s'attacher à lui et se réjouir en lui. Alors, le visage découvert, autant qu'il est possible, et le regard fixé sur la gloire de l'Époux céleste, elle est transformée en, cette même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur (2 Co 3. 18). Et elle obtient cette grâce de l'entendre lui dire : Tu es ma toute belle, ma bien-aimée (Ct 4, 7), tandis qu'elle ose elle-même s'écrier : mon Bien-Aimé est à moi, et moi, je suis à lui (Ct 2, 16). Voilà le bienheureux et fabuleux entretien dans lequel, glorieuse, elle trouve toute sa joie avec l'Époux (Div. 8, 9).* »

Bernard mystique

Bernard lui-même était mystique et a pu témoigner de son expérience personnelle. « *Supportez maintenant de ma part un peu de folie (...)* Je confesse donc que j'ai moi aussi reçu la visite du Verbe, (adventasse) et à plusieurs reprises (SCC 74, 5). » Voilà Bernard qui tente de décrire sa propre expérience. C'est difficile, car il s'agit d'un sentiment particulier. Il répond donc à la demande que nous lui adressons : comment peux-tu parler de l'expérience de Dieu, s'il n'en existe aucune description directe ? « *Vous me demanderez, donc, comment j'ai reconnu la venue du Verbe, puisque ses voies sont interdites*

à nos investigations ? C'est qu'il est vivant et actif. À peine était-il en moi qu'il tira du sommeil mon âme assoupie. Mon cœur était dur comme la pierre et malade, il l'a secoué, amolli et blessé. Il se mit aussi à sarcler, à arracher, à construire, à planter, à arroser les terres arides, à illuminer les endroits obscurs et à ouvrir les chambres closes, à embraser les parties glacées, mieux encore, il redressa les voies tortueuses et aplanit les terrains raboteux, tant et si bien que mon âme bénit le Seigneur et que tout moi-même se prit à chanter les louanges de son saint Nom (SCC 74, 5-6) . »

Enfin, dans cette description, Bernard parle d'une expérience de conversion. Le contenu mystique consiste dans la conscience que cette expérience ne pourrait avoir lieu sans la présence en nous du Verbe, de JÉSUS, de celui qui dit la parole, l'Écriture. Cela se passe un peu comme un jeu entre la liberté de Dieu et l'ouverture de l'homme, qui laisse entrevoir la présence divine et la grâce. Je voudrais souligner que, en fait, Dieu est toujours présent. Mais nous ne sommes pas toujours disposés, ouverts à cette présence. Et le fait de saisir cette présence divine ne nous est pas possible en dehors du langage, parce que la conscience humaine n'est jamais conscience pure, elle est nécessairement dépendante du langage. Bernard le sait très bien quand il écrit : *« Suivons l'exemple de l'Écriture qui se sert de notre langage pour exprimer une sagesse cachée. Pour insinuer Dieu dans notre cœur, elle se sert de figures ; et pour que l'intelligence humaine puisse savourer les invisibles arcanes de Dieu et ses trésors ignorés, elle les coule dans les images connues de choses sensibles, (...) Imitons donc la méthode de cette rhétorique sacrée, et disons d'abord que le verbe de Dieu, qui est Dieu même et l'Époux de l'âme, vient à l'âme puis la quitte selon son bon plaisir ; mais n'oublions pas qu'il s'agit, en réalité, d'un sentiment éprouvé par l'âme, et non pas d'un mouvement effectif du Verbe. Par exemple, elle reconnaît la présence du Verbe à ceci qu'elle a la sensation de la grâce ; quand elle ne l'a plus, elle se plaint de son absence et réclame son retour (...) Le Verbe donc, est rappelé ; il l'est par les désirs de l'âme,*

et plus précisément d'une âme à laquelle il a déjà accordé une fois la douceur de sa présence. Le désir n'est-il pas une voix, et une voix forte? (...) Une fois le Verbe parti, et jusqu'à ce qu'il revienne, l'âme n'a plus qu'une voix, qu'un cri continu, qu'un désir sans repos, et comme un perpétuel: "Reviens!" (SCC 74, 2, et aussi Div. 87, 3).» Du point de vue de la philosophie de la connaissance, de l'épistémologie, ce texte est fantastique.

Bernard, mystique chrétien

Bernard est un mystique. Il est un mystique chrétien. Il est important de le souligner, en un temps où l'ésotérisme et les expériences religieuses de tous genres sont recherchés. Nous pouvons le voir à deux niveaux. Tout d'abord, la place centrale que le Christ, le Verbe, occupe dans la spiritualité de Bernard. Il dira, par exemple: «*En effet, d'abord "créés dans le Christ" pour parvenir à la liberté de la volonté, nous sommes en second lieu re-formés par le Christ pour parvenir à l'esprit de liberté; puis, avec le Christ, nous parviendrons à la perfection consommée, dans l'état qui sera le nôtre pour l'éternité (Gra. 49)*». Le Christ est aussi le but: «*Et cette fin, qu'est-elle? La fin, c'est le Christ, pour la justification de tout croyant (Rm 10, 4) (...) JÉSUS Christ, l'Époux de l'Église (Div. 41, 13)*». Des textes plus faciles le disent, comme le cri du cœur, quand, en comparaison de la beauté de JÉSUS, tout le reste perd sa splendeur, même les choses les plus spectaculaires: «*Je n'accepte plus les visions et les songes, je refuse les figures et les énigmes, j'en ai assez même des apparitions angéliques. Assurément, mon JÉSUS les dépasse de loin par son visage et sa beauté (SCC 2, 2)*». Ou encore: «*Tes écrits n'ont pour moi aucune saveur, si je n'y lis le nom de JÉSUS (...) JÉSUS, miel dans la bouche, mélodie dans l'oreille, jubilation dans le cœur (SCC 15, 6)*».

Bernard est encore un mystique profondément chrétien, parce qu'il réaffirme souvent le primat de la charité. Il n'est pas vrai de dire que la charité serait l'apanage du chrétien ordinaire, alors que la mystique serait réservée à une élite. Mais la parole ultime ne revient pas à l'expérience religieuse, mais bien plutôt à la charité. Et cette charité est désormais enrichie par tout ce que le chemin parcouru lui ajoute. La contemplation est nécessaire si l'on veut être capables de charité vraie. Mais la charité est le sommet. « *La charité est la plénitude de la loi et du cœur, si toutefois elle est comble. Enfin, Dieu est charité et rien au monde ne saurait combler la créature faite à l'image de Dieu, sinon ce Dieu charité, qui seul est plus grand que sa créature.* (SCC 18, 6). »

Dans la suite des sept éléments nécessaires à la vie spirituelle, Bernard parle du sixième comme étant : « *le repos de la contemplation* », et le septième : « *la plénitude de l'amour* ». Bernard explique encore : cet amour est passionné ; c'est celui qui convient à l'ami de l'Époux, celui dont devra brûler le serviteur fidèle et avisé, que le Seigneur a établi sur les gens de sa maison. Cet amour comble, chauffe, bouillonne, se répand enfin avec assurance, rompant toutes les digues, et il s'écrie : « *Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle ?* (2 Co. 11, 29) (SCC 18, 6). »

Dans un autre texte, très fort, celui-ci, où Bernard distingue une fois de plus les divers degrés de l'amour, il définit le quatrième, le plus élevé, comme ceci : « *Nous aimons spirituellement notre esprit lorsque, par amour, nous considérons ce qui est utile à nos frères comme plus important encore que nos occupations spirituelles* (Div. 101) ». Et il n'a jamais accepté qu'un abbé se démette de sa charge abbatiale pour une raison de vie contemplative : « *Si chacun fait passer sa propre tranquillité avant l'utilité commune, qui pourra dire désormais avec sincérité : "Pour moi, vivre, c'est le Christ et mourir est un gain ?"* (Ph. 1, 21) (Ép 82, 1). »

Vous avez déjà compris que, pour Bernard, la mystique sponsale n'est pas opposée à la mystique du service. *« Sera estimé parfait tout homme dont l'âme laissera voir une harmonieuse et heureuse convergence de ces trois réalités. Il sait gémir pour lui-même et exulter en Dieu ; en même temps, il est en mesure de contribuer au bien de ses proches : agréable à Dieu, prudent pour lui-même, utile aux siens (SCC 57, 11) . »*

À mon avis, ce sont là les raisons qui font de Bernard quelqu'un d'actuel. L'amour est un chemin qui va de la connaissance de soi à la connaissance de Dieu. Nous nous sommes concentrés sur un seul aspect, le désir de Dieu, suscité par le Christ, lui qui est également objet de notre amour. Nous pouvons dire que ce chemin ne finit jamais. Et ce, parce que le désir est sans limite. Comme le dit Bernard : *« Quelle est la fin de cette quête ? Je crois même qu'après avoir trouvé [Dieu] on ne cessera de le chercher. On ne cherche pas Dieu par une course des pieds, mais par les désirs. Et l'heureuse découverte, loin d'éteindre le désir, l'attise encore. La plénitude de la joie ne consume pas le désir, elle est plutôt une huile qui vient en alimenter la flamme. Oui, c'est bien cela. La joie sera parfaite, mais le désir n'aura pas de fin, et donc la recherche non plus (SCC 84, 1) . »*

Je voudrais ajouter un texte dont il serait impossible de priver mon auditoire romain ce soir. C'est la dernière phrase du dernier livre – le cinquième – du *De Consideratione*, adressé au pape Eugène III.

La légende veut que ce soit la dernière phrase écrite par Bernard, après laquelle il serait mort : *« Nous nous étions proposé de chercher encore Celui que nous n'avons jusqu'ici qu'imparfaitement découvert, et qu'on ne saurait trop chercher. Mais il se peut que la prière soit plus convenable pour cela que l'analyse, et d'un emploi plus efficace. Terminons donc ici notre livre, mais ne mettons pas fin pour cela à notre recherche (De Cons. V, 32) . »*

Je conclurai par une autre citation :

« Cherchez-le donc de manière à le chercher toujours,
et qu'il puisse dire de nous, en venant nous chercher :
"Voici la race de ceux qui cherchent le Seigneur,
qui cherchent la face du Dieu de Jacob" (Ps 23, 6).

Qu'elles s'ouvrent, les portes éternelles, et qu'il entre, le Roi de gloire,
et nous avec lui, qui est Dieu, béni pour les siècles ! » (Rm 9, 5)
(Div. 4, 5). ». ■

Dom Lode van HECKE
Abbaye Notre-Dame d'Orval

Traduction Sœur Marie-Pascale DRAN

Œuvres citées de saint Bernard :

- Adv.* : Sermons pour l'Avent.
Consid. : Traité de la Considération.
Dil. : Traité de l'amour de Dieu.
Div. : Sermons divers.
Ép. : Lettres.
Gra. : Traité sur la grâce et le libre arbitre.
Grad. : Traité des degrés d'humilité et d'orgueil.
SCC : Sermons sur le Cantique des cantiques.